

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ÈME} ANNÉE, No 293—SAMEDI, 14 DECEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. L'ABBÉ ANTOINE GIBAND, DÉCÉDÉ
Photographie Dagenais. — Photo-gravure par Armstrong



QUÉBEC. — VUE DE LA PORTE KENT
Photographie Vallée—Photo-gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 DECEMBRE 1889

SOMMAIRE

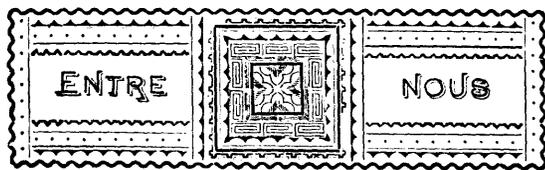
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédien. — Montréal : Chro-
du feu, par E.-Z. Massicotte. — Madame de Callière,
par Benjamin Sulte. — La femme chrétienne, par Léon
Gautier. — Cavalier de la Salle, par Chs. Simon. — Re-
vue générale, par G.-A. Dumont. — Promenade à tra-
vers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier. — Le
chant et la phthisie. — Galerie Canadienne : Feu M.
l'abbé Antoine Giband. — Choses et autres — Primes du
mois de novembre : liste des numéros gagnants. — Car-
net de la cuisinière. — Variétés. — Récréations de la fa-
mille. — Feuilleton : Les mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait de M. l'abbé Antoine Giband. — Québec :
Vue de la porte Kent. — Beaux-Arts : Le retour de l'é-
cole au village par un temps de neige. — Statue de Ca-
valier de la Salle. — Portrait de Madame Madeleine-
Bernade de Courey Pottier. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique,
par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune
prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le
tirage de chaque mois.



Les prophètes—ceux qui prédisent le temps
qu'il fera, puisqu'il n'y en a plus d'autres—les pro-
phètes nous annoncent un hiver convenable, sans
grandes tempêtes, assez froid pour nos plaisirs, as-
sez doux pour nos besoins, élément au pauvre et
juste assez piquant pour rougir les joues des belles
promeneuses.

L'hiver, si décrié par nombre de rimeurs, a été
cependant chanté en très bons termes par un
poète, Clovis Hugues, qui fait d'excellents vers
quand il le veut ; mais, c'est le bon hiver qu'il a
choisi.

L'hiver est doux, la clarté pure
Envahit les cieux peu changeants :
Merci, bonne mère Nature,
Au nom des bêtes et des gens !

Les pauvres qui n'ont que des hardes
Pour se couvrir quand vient l'hiver
Ne seront pas, dans les mansardes,
Forcés de trouver le bois cher.

Les gentils oiselets qu'assiège
Le froid, hostile aux nids futurs,
Pourront, sans redouter la neige,
Battre de l'aile aux creux des murs.

Les poètes, malgré Décembre,
Feront tinter les rimes d'or
Comme s'ils avaient dans leur chambre
Un blond rayon de Messidor.

Les lavres, sans être étouffées,
Attendent sous les durs sillons
Qu'avec la baguette des fées
Avril les change en papillons.

Les enfants qui vont à l'école
Tous les jou s par les grands chemins
Chanteront mieux leur chanson folle,
Et n'auront plus tant froid aux mains.

Puis Noël, se mettant en route,
Viendra, bonhomme un peu cassé,
Et leur apportera, sans doute,
Plus de joujoux que l'an passé.

Il est évident que l'auteur, un méridional du

reste, ne connaît pas les hivers canadiens, ni
combien nous aimons la neige et ses plaisirs ; il
est clair que les "gentils oiselets" seront aussi
rares cette année, sous notre climat un peu brutal,
qu'ils l'ont été auparavant, mais enfin l'intention
est bonne et meilleure encore sera la saison douce
que l'on nous promet... si les prophètes ne nous
trompent pas.

* * Ce froid dont nous nous plaignons souvent,
qu'il aurait été plus d'une fois le bienvenu de ce
brave Canadien anglais, le lieutenant Stairs, alors
qu'il se trouvait dans ce continent noir, au centre
de l'Afrique, avec Stanley, le grand explorateur.

Quand j'étais au collège et que j'essayais d'ob-
tenir quelques bribes de géographie que l'on nous
enseignait si mal—parce que notre professeur n'en
savait pas plus—que de fois me suis-je arrêté de-
vant cette carte d'Afrique dont le centre portait
ces mots : *contrée inconnue*.

Quand j'étudiais la géographie de l'Égypte et
que je remontais le cours du Nil, quels désappointe-
ments—n'ai-je pas éprouvés en me trouvant tout
à coup devant ces lignes de points, qui figuraient
le cours supposé du grand fleuve dont les sources
mystérieuses étaient cachées dans ce pays que l'on
appelait toujours : la contrée inconnue !

Ce Nil qui donne à l'Égypte la fraîcheur, la joie,
la gaieté, la vie, etc., d'où vient-il en effet ?

Ce Nil qui a inspiré tant d'écrivains, Osburn,
entre autres, quand il dit avec tant d'éloquence :
" Il n'y a peut-être pas dans tout le domaine de
la nature un spectacle plus gai que celui présenté
par la crue du Nil. Toute la nature en crie de joie.
Hommes, enfants, troupes de bœufs sauvages
gambadent dans les eaux rafraîchissantes les larges
vagues entraînent les bancs de poissons dont l'é-
caille lance des éclairs d'argent, tandis que des
oiseaux de toute plumé s'assemblent en nuées au-
dessus.

C'est lui, c'est le Nil que célèbre le grand
poème hyroglyphique déroulé par la main des Pha-
raons : " Salut, ô Nil, ô toi qui t'es manifesté sur
cette terre—et qui vis en paix—pour donner la
vie à l'Égypte !—Dieu caché—qui amène les téné-
bres au jour qu'il te plaît les amener,—irrigateur
des vergers qu'à créés le soleil—pour donner la
vie à tous les bestiaux ;—tu abreuves la terre en
tous lieux,—voie du ciel qui descends ! Produc-
teur de l'orge, créateur du blé, il perpétue la durée
des temps.—Tu as réjoui les générations de tes
enfants—tu bois les pleurs de tous les yeux et pro-
diges l'abondance des biens ! "

Ce Nil d'où vient-il ?

* * C'est de lui que César disait : " Que ne puis-
je connaître l'origine de ce fleuve qui soustrait sa
tête à nos regards depuis tant de siècles ; il n'est
rien que je mise à si haut prix."

Ce que les Pharaons, Alexandre, Sésostris,
Cambyse, les empereurs romains n'ont pu décou-
vrir, un journaliste l'a trouvé, le brave Henri
Stanley, car il vient de trouver la véritable source
du Nil, le mont Bouangari.

Dire les souffrances qu'ont endurées les voya-
geurs est chose complètement impossible et plus
de mille hommes faisant partie de l'exploration
ont laissé leurs os dans les pays qu'ils ont décou-
verts.

* * Ce Stanley est un des hommes les plus
étonnants de notre époque.

En 1871 on était sans nouvelles de Livingstone,
cet autre célèbre voyageur, et le bruit de sa mort
courait déjà, quand Stanley, placé à la tête de
l'expédition américaine entreprise pour le retrouver
et dont le *New-York Herald* fit les frais,—
partit en disant qu'il le trouverait bien.

Et il le fit comme il l'avait dit.

Une nuit de la fin de novembre, a-t-il raconté,
il était arrivé dans un village situé sur la côte
orientale du Tanganyika. Il fit tirer quelques
coups de feu pour réveiller les indigènes ; l'un
d'eux aussitôt le salua d'un *good morning, sir*, en
excellent anglais ; c'était un des domestiques de
Livingstone. Il courut avertir son maître qu'une
caravane, conduite par un blanc, le demandait, et,
peu de temps après, Stanley se trouvait en pré-

sence de celui que les natifs désignaient sous le
nom d'*homme blanc*.

Le résultat de ce voyage, quand il fut connu en
Europe, fut accueilli avec beaucoup d'incrédulité,
et les plus grands géographes anglais et allemands
n'hésitèrent pas à qualifier le récit d'immense
blague. Tous apportaient les preuves les plus irré-
futables, mais il fallait bien se rendre à l'évidence.

Stanley eut des ovations à Paris, à Londres,
partout où il parut, et la reine Victoria récom-
pensa le grand voyageur d'une façon royale.

A celui qui venait de risquer cent fois sa vie
pour retrouver Livingstone, elle offrit... une ta-
batière.

Stanley ne prise pas.

* * Depuis 1871, Stanley ne s'est pour ainsi
dire pas reposé, et toujours il a continué ses voy-
ages et ses découvertes.

Aujourd'hui, on ne conteste plus ses récits, on
ne l'accuse plus d'être un immense blagueur, et
c'est pour notre pays un honneur de voir un Cana-
dien figurer parmi ses hardis compagnons.

Qui sait ? on lui donnera peut-être aussi une ta-
batière !

Je sais bien que la tabatière donnée à Stanley
est enrichie de diamants, mais ne vous semble-t-il
pas, qu'à un homme qui vient de découvrir tant de
lacs et de fleuves, on aurait bien pu lui offrir une
rivière... (de diamants toujours).

* * Un bon mot de Faucher de St-Maurice.
On dînait chez... le grand éleveur de canards.
Appelé à proposer la santé de notre hôte, Fau-
cher s'exécuta avec beaucoup d'esprit et termina
ainsi :

... Et je finirais par ce souhait : " Puissiez-
vous élever et vendre assez de canards pour vivre
bientôt la canne à la main ! "

Le Monde Illustré

MONTRÉAL

CHRONIQUE DU FEU

Cinq ans plus tard, en 1849, à la suite d'une
émeute, le Palais Législatif (marché Sainte-Anne)
fut incendié ; sa bibliothèque contenait 30,000
volumes, parmi lesquelles se trouvait une collec-
tion d'ouvrages et de documents importants rela-
tifs à l'histoire du Canada.

Cette collection s'élevait à plus de 1,600 vo-
lumes, et avait été formé par notre célèbre biblio-
phile G. B. Faribault.

" En 1852, Montréal fut visité par un désas-
treux incendie qui réduisit en cendre une grande-
partie de la division est ". (A. G. Gérard).

Le feu avait éclaté vers neuf heures, le 7 juillet,
" sur la rue Ste-Catherine, entre la grande rue St-
Laurent et la rue St-Dominique, et 24 heures plus
tard l'incendie était arrivé jusqu'au pied du cou-
rant, près de la prison. Il était favorisé par un
soleil ardent, une chaleur étouffante, un vent
d'ouest rafalant et tourbillant, et par la sécheresse
des jours précédents qui avait rendu les toits en
bois aussi combustibles que la paille "

" Une des pertes les plus regrettables fut celle de
la cathédrale de Montréal et du Palais Episcopal,
riche et couteux, qui touchait à l'église d'un côté,
et de la maison où se trouvait l'imprimerie des
Mélanges Religieux de l'autre"... Puis le journal
continuait :

" Le faubourg Québec n'existe presque plus, on
n'y voit plus que cheminées et monceaux de
cendres encore fumantes.

C'était un spectacle déchirant que de voir ces
pauvres familles groupées le long des rues, sur les
places publiques, le Champ-de-Mars surtout, et sur
la déclivité du Côteau Barron, chacune avec une
petite quantité d'effets sauvés à grand peine et
demi-brisés, épuisés de fatigue et de douleur, et
d'entendre les petits à demi vêtus pleurer et de-

mander du pain quand leurs parents n'en avaient plus à leur donner...

On calcule que ce malheur terrible ne laisse pas moins de douze à quinze cents familles sans demeures.

Le nombre des maisons détruites fut de 1800 à 2000. Les pertes furent évaluées à plus de 400,000 louis, dont les assurances ne couvraient que le quart.

Ainsi que la *Minerve* le faisait remarquer, la plupart des victimes de ce terrible incendie étaient non de grands propriétaires, mais des industriels, d'honnêtes et laborieux artisans qui à force d'économie et de travail s'étaient acquis dans ces quartiers de petites propriétés qui les mettaient en état de vivre respectablement". (*La Minerve*.—Le Bazar).

Passons maintenant à l'année 1860. Je vois dans une petite brochure de 8 pp. in-12 publiée l'année suivante et intitulée : *Report of the chief engineer of the fire department for the year 1860* ; que la brigade avait été appelée 97 fois, et que sur ce nombre il y avait eu 47 fausses alarmes. Une seule maison, située au-dessus du Réservoir, et appartenant à un monsieur Springle avait été détruite de fond en comble. Le montant total des pertes fut de \$21,782 couvert par \$20,310 d'assurances.

Le rapport de *L'ingénieur en chef* (M. A. Bertram) pour l'année 1861, est imprimé en français et en anglais. La brochure française que je possède est plus volumineuse que celle de l'année précédente : 24 pp. in-12. Elle contient de curieux détails, que je vais vous donner : La brigade a été appelée 92 fois. Le nombre des fausses alarmes est de 35.

Entr'autres choses voici le récit d'un incendie : " Il est encourageant de pouvoir dire qu'un bâtiment seulement a été complètement détruit par le feu, dans les limites de la cité, pendant l'année dernière, (la brochure fut publiée en 1862) savoir : le magasin pour l'inspection des alcalis ; et les circonstances qui accompagnaient cet incendie, furent tellement étranges, qu'elles attirèrent l'attention générale.

L'incendie eut lieu le 15 avril, au temps de l'inondation extraordinaire, causée par le refoulement de la glace et la crue des eaux. On croit que l'eau s'introduisit en assez grande quantité dans de la chaux vive, dont il faut garder une certaine provision sur les lieux, et mit le feu à la partie voisine de la charpente du bâtiment, dont les étages, hauts et vastes, permirent au feu de se propager avec une grande rapidité ; de sorte qu'à l'arrivée des gardes du feu, avec leurs tuyaux à dévidoir, (sic) il était encore impossible de découvrir le foyer de l'incendie. Pour comble de difficulté, le bâtiment était envahi et entouré par l'eau à une hauteur suffisante pour embarrasser sérieusement les manœuvres des pompiers, dont, cependant le zèle et l'activité n'étaient nullement amortis par l'inondation, qui présentait alors un aussi grand obstacle que le manque d'eau en d'autres cas. On s'aperçut bientôt que tout ce que l'on pouvait faire d'avantageux, serait de protéger les bâtiments adjacents, ce qui fut fait avec succès à force de bras.

Le nombre de pompiers présents à cette occasion, n'était pas aussi considérable qu'à l'ordinaire ; vu que plusieurs d'entre eux étaient occupés à retirer leurs familles et leurs effets de l'eau qui envahissait leurs demeures. Il est probable qu'une autre manière d'agir aurait mieux réussi ; mais il n'est pas probable qu'un tel concours de circonstances se voie de nouveau."

Une chose qui va vous surprendre c'est que le nombre de pompiers était plus grand alors que de nos jours, voyez :

EFFECTIF DU DÉPARTEMENT

" L'effectif du département demeure comme dans les années précédentes, savoir :

Un ingénieur en chef ; un premier et second assistant ingénieur ; huit compagnies de tuyaux, chacune d'elles ayant dans sa station 2 dévidoirs à tuyaux, une pompe à feu, ainsi que deux compagnies d'échelles et de crochets.

L'effectif des compagnies est comme suit :

Deux officiers, douze hommes et un garde du feu, avec un cheval de réserve à chaque station, faisant

en tout un total de 153 officiers et pompiers avec dix chevaux "

Savez-vous quelle était le salaire d'un chacun ? s'il était le même aujourd'hui je douterais fort de notre service. Voici ce qu'on donnait par année : pour un capitaine \$60.00, un lieutenant \$50.00, un pompier ordinaire \$32.00. Faut vous dire par exemple que c'était plutôt une organisation volontaire que salariée ; car dans le tableau des compagnies qui portaient chacune un nom différent, on rencontre des hommes de tous les métiers.

Je ne sais pas si c'est un effet du hasard, mais je remarque que les compagnies n'étaient pas formées d'anglais et de français mais de l'une ou l'autre nation.

La 1ère compagnie portait le nom de " Montréal ". Son poste était à la place Dalhousie, (bâtiment de brique, construit en l'an 1845), avec cloche d'alarme de cent quarante-deux livres et demie. Elle n'était composée que d'anglais, pour la plupart charretiers. L'un des membres Joséal Riddle était sacristain, chose rare.

La seconde compagnie première division s'appelait " Neptune ". Son poste était au coin des rues Craig et Visitation, (bâtiment en brique à deux étages, bâti en 1852, avec cloche d'alarme pesant 183 livres). Il n'y avait qu'un seul Canadien-français : L. Lachapelle.

A suivre

E. J. Massicotte

MADAME DE CALLIÈRE

Il y a deux ou trois ans, le capitaine Henri Jouan ancien officier de marine, voulant occuper ses loisirs, entreprit de ranger le cabinet des antiquités et d'histoire naturelle de Cherbourg. Sur une enveloppe, contenant quelque chose de mince comme des cartes à jouer, il lut : " Monsieur de Callière, gouverneur de la ville et du château de Cherbourg, et madame son épouse. " En ouvrant le paquet, il y trouva deux miniatures, de la grandeur de nos petites photographies, assez médiocres d'exécution, mais ayant un je ne sais quoi qui indique un caractère, une ressemblance bien saisie.



Madeline-Bernade de Courcy Pottier

Le capitaine pense que l'inscription sur l'enveloppe date de 1829-30, époque de la création du musée de Cherbourg. Il m'écrivit, en substance, ce qui suit :

Jacques de Callière était gouverneur de la ville et du château de Cherbourg en 1645-61, et sa femme se nommait Madeleine-Bernade de Courcy

Pottier. Les deux portraits ont dû être peints au cours de ces années. Leur fils, Louis-Hector, a été gouverneur du Canada.

Les nombreuses et excellentes notes que le capitaine Jouan me fournit sur les Callières formeront le sujet d'un long travail que je publierai un jour. En attendant, je vous passe le portrait de madame de Callière, mère de notre célèbre gouverneur.

Voici pour les couleurs : Teint très blanc, joues roses, yeux bleus, lèvres roses, cheveux châtains, poudrés ; fichu blanc, corsage bleu vif, soutaché en avant et tout autour en haut, d'un petit galon d'or.

A l'aide de cette description je me représente la personne : une blanche à tête plutôt petite que grande ; front élevé ; menton court, et la figure enfantine dans son ensemble.

Benjamin Sulte

NOTES HISTORIQUES

Le 7 octobre 1889, sur proposition de MM. Jules Claretie et Paul Vibert, M. le lieutenant CHARTRAND (Ch. des Ecorres) est reçu membre de la Société des Gens de Lettres de France.

Le 30 octobre 1889, sir DONALD A. SMITH inaugure sa position comme chancelier de l'université McGill, devant un auditoire nombreux, dans la salle Molson.

Le village de MAISONNEUVE fut incorporé le 27 décembre 1883, et formé d'une partie d'Hochelaga, quand il devint quartier de Montréal (1883). Son territoire est compris entre le ruisseau Migeon, la Longue-Pointe, la rivière et la côte Visitation. Lors de son incorporation, Maisonneuve avait quarante familles et environ trente-cinq maisons, et ses habitants étaient surtout des fermiers, bouchers et laitiers. Suivant le recensement de 1888, il y a maintenant (1889) 1,100 habitants ; la propriété est évaluée à \$2,000,000. Les taux sont de 75 cents par cent et 20 cents pour cent pour taxes scolaires. Durant sa première année comme village, la rue Pie IX fut ouverte au coût de \$2,000. Moyennant \$5,000, Maisonneuve obtint le droit de se servir de l'eau de Montréal. Deux rues ont été ouvertes en 1889 : Lecour et LaSalle. L'Hôtel-de-Ville a été construit au coin des rues Lecour et Notre-Dame (\$10,000). En 1888, le village a été érigé en paroisse sous le vocable du Saint-Nom de Jésus de Maisonneuve. L'église a été construite (\$7,000). Les protestants ont ouvert une école (1889).

La femme chrétienne.—La femme chrétienne se tient dans sa maison, entre le crucifix qui lui enseigne le sacrifice, et l'image de la Vierge qui lui prêche l'aimable austérité d'une pureté sans tache. Ses yeux ne se lèvent, pour ainsi dire, que sur sa famille et sur les pauvres. A tous les misérables sa porte est libéralement ouverte. Elle leur donne plus que son or, son temps ; plus que son temps, son âme. Elle a une charité qui va jusqu'au génie, une abnégation qui va jusqu'au plus entier oubli de sa personne, une chasteté qui lui fait trouver jusque dans le mariage une sorte de virginité. Son âme glisse sur la terre et se fixe solidement à Dieu. Elle rend à ce Dieu, au milieu de la large couronne de ses enfants, un culte où l'intelligence et l'amour se disputent la première place. Elle a pour le sacrifice un enthousiasme pratique et toute sa vie en est la preuve. Elle trouve d'ineffables délices en toutes ses douleurs, qui sont un vent favorable pour la conduire à l'éternel repos. Douce et miséricordieuse, humble et patiente, virile dans le malheur, généreusement économe et doucement laborieuse, pure surtout, pure toujours et en tout, elle répondra à l'appel de la voix divine au jour du jugement, et présentera à Dieu parmi les élus, son mari, tous ses enfants, tous les siens qu'elle aura vaillamment entraînés au salut.

LEON GAUTIER.



BEAUX-ARTS. — LE RETOUR DE L'ECOLE AU VILLAGE PAR UN TEMPS DE NEIGE

CAVALIER DE LA SALLE

Chicago, une des villes les plus considérables des Etats-Unis, écrit M. Chs. Simond, dans la *Petite Revue*, de Paris, vient d'ériger une statue au premier explorateur de la Louisiane, Robert Cavalier de la Salle.

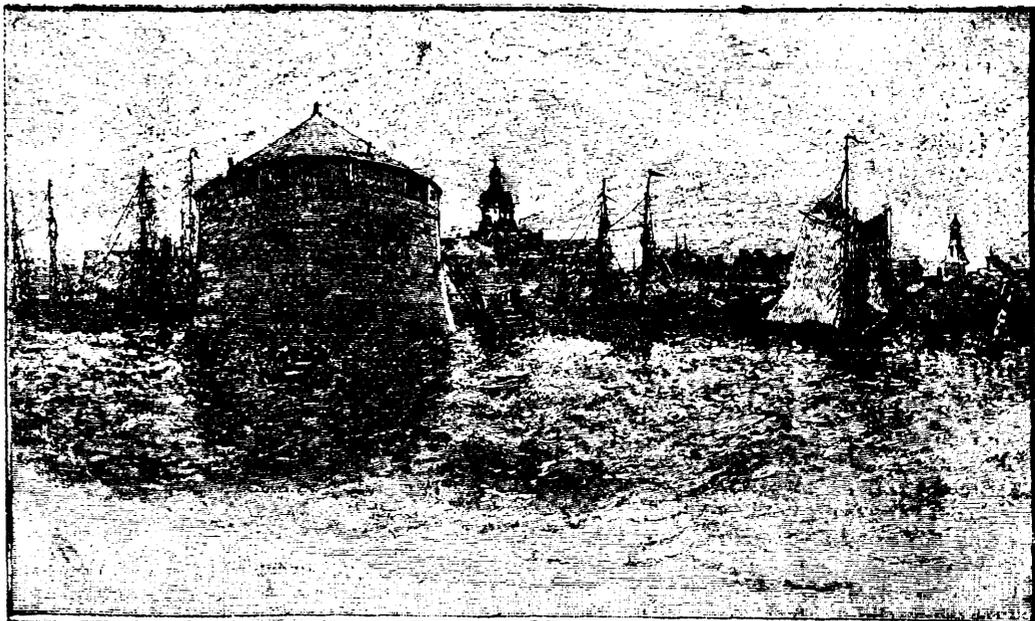
Cet hommage posthume, rendu à l'un de nos grands Français est, de la part de la république américaine, un acte de reconnaissance, en même temps qu'il constitue pour nous une leçon. Il y a, en effet, dans les fastes de la France, au livre des grands dévouements, des entreprises héroïques inspirées par les nobles pensées, bien des pages blanches. Hélas ! elles restent telles si longtemps, souvent pendant des siècles, souvent pour toujours, qu'elles font à certaines heures douter de la gratitude nationale. Combien n'est il point de ces hommes de grand cœur dont le nom devrait être cité chez nous parmi les plus illustres et que l'oubli a ensevelis de leur vivant, sans que la postérité ait songé, à aucune époque, à leur rendre justice ! Que d'explorateurs des terres lointaines, par exemple, méconnus de leur temps, inconnus des générations venues après eux, et qui pourtant, avec un admirable élan de patriotisme, ouvrirent à la France des voies nouvelles de richesse et de grandeur, sans que la France ait voulu les y suivre, soit par sa faute, soit par celle de ses gouvernants ! L'étranger est venu, il a trouvé ces voies frayées, il s'y est engagé ; il y a récolté puissance et profit ; et maintenant, possesseur de nos anciens domaines, il dresse des monuments à ceux dont nous n'avons pas même su garder le souvenir. C'est dans une cité américaine que l'on célèbre le deuxième centenaire de la mort de la Salle, et il a fallu que l'écho de la manifestation arrivât jusqu'en France pour nous rappeler que cet homme du haut courage, glorifié par l'Amérique, est un de nos compatriotes !

Disons ici son histoire pour ceux qui, comme beaucoup de Français, même parmi les lettrés, ne savent pas ce qu'il fut et ce qu'on lui doit.



Statue de Cavalier de la Salle, érigée à Chicago

Robert Cavalier de la Salle appartient à cette élite de hardis pionniers qui, au XVII^e siècle, conquièrent l'Amérique du Nord pour en faire don à la France. C'est lui qui prit, au nom de Louis XIV, possession de tout le bassin du Mississippi, le



La pointe Saint-Bernard. — Premier établissement de Cavalier de la Salle.

plus grand fleuve du monde. La France, après avoir reçu de lui ce magnifique présent, le laissa tomber de ses mains avec insouciance, avec dédain ; un jour elle le donna à l'Espagne, un autre jour elle le vendit aux Etats-Unis, trafiquant du plus riche de ses joyaux sans en connaître la valeur.

A vrai dire, de la Salle ne fut pas absolument le premier explorateur de l'intérieur de l'Amérique du Nord. Les missionnaires, qu'on retrouve partout où il est besoin de sacrifice et qui ont fait la plupart des découvertes de pays, refaites ensuite par d'autres, avaient dès 1673 opéré cette reconnaissance. Partant du Canada, ils poussèrent plus avant dans les pays d'en haut, comme on les nommait dans la vague géographie des sauvages ; ils passèrent du bassin du Saint-Laurent dans celui du Mississippi, trouvèrent le fleuve et le longèrent jusqu'à l'un des plus importants affluents de sa rive gauche, l'Arkansas. Ils furent émerveillés de la fertilité naturelle, de la douceur du climat, de l'abondance et de la variété des productions, et ceux d'entre eux qui rentrèrent à la mission—car ils ne rentrèrent pas tous, les sauvages les ayant décimés—firent de leur expédition les rapports les plus enthousiastes.

Robert Cavalier de la Salle, né à Rouen en 1640, était venu s'établir au Canada pour faire le commerce des pelleteries. Le Canada était depuis longtemps francisé : la langue et les usages français qui y résistent aujourd'hui victorieusement à la toute puissante et infatigable assimilation anglo-saxonne, étaient jeunes encore, mais pleins de sève, et jetaient des racines profondes et fortes.

Fondé par une colonie française d'origine normande, qui est resté, de père en fils, le principal noyau de la population, le Canada a conservé comme idiome prédominant le parler de la Normandie, c'est-à-dire un français fortement teinté de provincialisme, mais plein de saveur, ayant une marque de terroir indéniable et trahissant la placidité malouine ou caennaise dans sa prononciation quelque peu alourdie.

De la Salle, esprit hardi, voyant loin, s'enflamme aux récits des missionnaires et conçoit le dessein de visiter à son tour ce pays merveilleux dont ils parlaient et de le donner à la France. De même que Colomb, en partant du port de Palos, croyait arriver en Chine et rencontrait l'Amérique sur sa route, le vaillant Rouennais avait l'espérance, en suivant jusqu'à son embouchure le grand fleuve, de tomber dans l'Océan Pacifique. Quelques renseignements mal interprétés lui représentaient le Mississippi comme s'infléchissant vers l'Ouest. Plein de cette idée, il descend le cours du "Père des Eaux" jusqu'à l'Ohio, et, persuadé que la route est toute tracée, il se hâte de se rendre en France pour annoncer la grande nouvelle à la Cour. Il veut offrir à Louis XIV ses conquêtes, c'est-à-dire, sur les deux rives du Mississippi, un empire plus grand que l'Europe, occupé par quelques hordes de sauvages. Il arrive à Versailles, obtient une

audience du roi, et parvient à faire agréer ses projets par Seignelay, successeur de Colbert et héritier des projets du grand ministre.

Malheureusement, à cette époque, la colonisation n'était considérée que comme un moyen expéditif de débarrasser le pays de ses déclassés. On ne regardait ni au nombre ni à la qualité des colons ; on faisait une razzia de gueux, de mendiants, de vagabonds, de soldats licenciés, de femmes sans aveu, et on embarquait le tout pélemêle *manu militari*. On transportait ainsi ce ramassis sans nom dans un pays dont on ne connaissait que vaguement les ressources naturelles, et moins encore les nécessités : c'était le mode accoutumé de coloniser. Sans plan arrêté, sans but précis, sans guides expérimentés, sans notions certaines, sans moyen d'action combinés d'avance, on débarquait les colons au hasard, ne sachant trop ce qu'ils deviendraient, ce qui résulterait de l'entreprise et ne s'en inquiétant pas. C'est merveille que le Canada ait prospéré dans ces conditions qui furent, il est vrai, un peu améliorées pour lui par l'initiative privée, commerciale et industrielle. L'Angleterre même ne procédait pas autrement alors.

Cavalier de la Salle obtint donc un secours : une quarantaine d'hommes et un vaisseau, peu de chose au demeurant. Il fallait avec cela parcourir un continent, remonter un fleuve dont l'immense longueur est devenue proverbiale. L'explorateur rouennais n'avait pas même les instruments nécessaires pour déterminer les longitudes et les latitudes des régions qu'il traversait. En réalité, une fois entré dans le pays inconnu, il ne sut plus où il était. Aussi rechercha-t-il en vain l'embouchure de son fleuve, qui marchait toujours devant lui. Cependant, il ne se découragea point. Il se décida enfin à aborder sur la côte du Texas, dans la baie de Saint-Bernard, et à y fonder un établissement provisoire. Il installa de son mieux une partie de sa troupe et continua sa route avec les autres pour aller réunir de nouvelles ressources au Canada. Chemin faisant, il fut assassiné par ses compagnons, aussi impatients et encore moins disciplinés que ceux de Colomb.

La colonie de Saint-Bernard, sans chef, dépepit promptement par son défaut d'organisation. Les Indiens la pillèrent. Elle trouva des ennemis encore plus implacables dans les Espagnols, qui, devinant l'importance future de l'établissement, le voyaient surgir en face d'eux, sur l'autre rive du golfe du Mexique, comme une menace. La plupart des colons furent égorgés ; deux enfants seulement échappèrent au massacre général ; ils furent recueillis par un officier qui les éleva, les fit entrer dans l'armée espagnole, qu'ils désertèrent pour retourner en France, après une série d'aventures qui tiennent du roman.

Tous ces événements s'étaient accomplis en peu d'années depuis 1673, époque du voyage des missionnaires, jusqu'en 1689, date de l'assassinat de Robert

Cavalier de la Salle. Moins de cent ans après, la Louisiane, qui s'étendait à cette époque depuis les grands lacs jusqu'au golfe du Mississippi, c'est-à-dire une grande partie des Etats-Unis actuels, était cédée par la France à l'Espagne (1764). Alors fut consommée la ruine de notre empire américain. A vrai dire, l'Espagne fit retour de la Louisiane à la France par le traité de 1801. Mais Napoléon Ier, qui ne voulait pas entendre parler d'expéditions d'outre-mer et moins encore de colonisation, se laissa aisément persuader par les plénipotentiaires des Etats-Unis, et donnant gain de cause à Monroe, le plus habile d'entre eux, il accepta les 60 millions qu'on lui offrit et vendit la Louisiane (1803).

L'inauguration de la statue de Cavalier de la Salle à Chicago est l'épilogue de ce drame. Les Américains, en élevant ce monument à l'un de nos plus glorieux compatriotes, témoignent de leur admiration pour ces Français, initiateurs de la civilisation dans le Nouveau-Monde, et qui furent en réalité les premiers à lui révéler le secret de sa future grandeur.

CHARLES SIMOND.

REVUE GENERALE

Le gouvernement provisoire et l'empereur déchu.—Réponse de Dom Pedro.—Proclamation du nouveau gouvernement.

* * Nous avons parlé dans notre dernière revue de la révolution qui vient d'avoir lieu au Brésil, et nous avons raconté, autant que nous les connaissions, les divers événements qui viennent de se produire dans ce dernier pays. On nous permettra d'ajouter encore quelques mots à ce que nous avons dit.

Le jour même où la république fut proclamée, le gouvernement provisoire s'empressa d'annoncer à l'empereur sa déchéance. Voici la noble réponse que Dom Pedro y fit. Elle est vraiment digne de lui :

« En raison de l'adresse, dit-il, qui m'a été remise le 17 courant, à trois heures de l'après-midi, je me décide à me soumettre aux circonstances, à partir demain pour l'Europe avec toute ma famille, et à quitter ce bien-aimé pays auquel j'ai toujours donné la preuve de mon affection, et que j'ai gouverné pendant plus d'un demi-siècle. Je garderai toujours au Brésil les plus doux souvenirs, et je fais des vœux pour sa prospérité.

« D. PEDRO DE ALCANTARA ».

Par arrêté du nouveau gouvernement, le suffrage universel sera mis en opération, pour la première fois, aux prochaines élections qui doivent avoir lieu pour élire les députés à la Chambre. En attendant, le gouvernement a lancé la proclamation suivante :

« Concitoyens.—Le peuple, l'armée et la marine et les provinces ont décrété maintenant la déchéance de la dynastie impériale et l'abolition du régime monarchique. Cette révolution patriotique a été suivie de la formation d'un gouvernement provisoire dont la première mission est de garantir l'ordre, la liberté et les droits de citoyen.

« La création de ce gouvernement, jusqu'à la nomination d'un gouvernement définitif, est généralement approuvée. Le gouvernement n'est composé que d'agents temporaires qui gouverneront et qui maintiendront la paix, la liberté, la fraternité et l'ordre. Les attributs et les pouvoirs extraordinaires dont sont investis les membres du gouvernement provisoire sont pour la défense et l'intégrité du pays et pour le maintien de l'ordre public. Le gouvernement provisoire promet d'employer tous les moyens en son pouvoir pour protéger la vie et les biens de tous les habitants du Brésil, des indigènes et des étrangers, et pour assurer le respect de toutes les opinions politiques individuelles, à l'exception des modifications nécessaires pour le bien du pays. Le sénat et le conseil d'Etat sont abolis. La chambre des députés est dissoute. Le gouvernement provisoire reconnaît tous les engagements nationaux faits par le gouvernement impérial et tous les arrangements avec les puissances étrangères. La dette publique, intérieure et extérieure, sera respectée, ainsi que tous les contrats et obligations légalement consentis.

« (Signé) DEODORO FONSECA
Chef du gouvernement provisoire ».

Le rôle joué par le général Fonseca ressemble quelque peu à celui tenu en France par le général Boulanger. Comme ce dernier, il a été dernièrement censuré pour sa conduite. Immédiatement après sa censure, Fonseca se mit à réunir chez lui les officiers et soldats de l'armée, pour leur faire voir les abus qu'il prétendait constater dans le pouvoir ; leur représentant que leur solde n'était pas payée régulièrement, parce que les fonds demeuraient entre les mains de quelques privilégiés. Le général, qui avait, dit-on, une certaine autorité sur l'armée, réussit par ces moyens à en embaucher une partie. Lorsqu'il se sentit assez fort, il leva la tête et dicta ses lois au gouvernement impérial qu'il réussit à renverser. Comme on le voit, il a été plus heureux que Boulanger, qu'il a cherché à imiter en Amérique. Fonseca est président de la république brésilienne ; Boulanger est exilé de France et son parti complètement défait.

* * Un écrivain louisianais, M. Vidal, qui rédige ac-

tuellement la *Patrie*, a écrit un article bien fait sur le sujet qui nous occupe. Nous en extrayons les passages suivants qui expriment, non seulement les sentiments de la plupart de ceux qui ont suivi les derniers événements qui viennent de se passer au Brésil, mais aussi les nôtres :

« Comme homme de bien, dit-il, Dom Pedro II a toujours eu mes plus sincères sympathies. « Avec vous, lui dit un jour Victor Hugo, on est toujours porté à oublier que vous êtes une Majesté. »

« Le coup qui vient de frapper soudainement cette tête couronnée a dû retentir péniblement dans des millions de poitrines, en Europe et en Amérique. Où qu'il se réfugie, cet empereur ne trouvera que des mains sympathiques pour étendre les siennes. Les communards de Paris eux-mêmes l'accueilleraient avec des salves d'applaudissements ; car ils sont bien rares les rois qui méritent d'être aimés comme Dom Pedro II l'était partout où il allait.

« Nous aurions donc préféré que l'on attendit l'heure de sa mort pour renverser le trône brésilien. Mais il ne faut pas oublier que nous ne sommes que de simples spectateurs des événements dont le Brésil a été le théâtre. Les patriotes de ce pays ont dû avoir de bonnes raisons pour agir comme ils viennent de le faire. La politique a parfois de cruelles exigences. Aussi, après avoir donné de sincères regrets au malheureux empereur, nous réjouissons-nous non moins sincèrement d'apprendre que les Brésiliens vivent enfin sous un gouvernement républicain.

« Il ne reste plus, ajoute M. Vidal, dans le nouveau-monde, que le Canada qui soit placé sous un sceptre royal. Notre plus vif souhait est qu'il soit donné à celui qui écrit ces lignes et à tous ceux qui les liront, de voir aussi le jour où, volant sur les fils électriques, retentira dans le monde entier la grande nouvelle du parachèvement de l'œuvre des Washington, des Lafayette, des Franklin, des Louis XVI, des Rochambeau, des Canning, des Boliva, des Sucre, des Lincoln, des Paez, de nos pères de 1837, des Do Fonseca, la fin finale de la domination de l'Europe sur l'Amérique, l'émancipation complète du nouveau monde, le règne de la liberté d'un pôle à l'autre, la proclamation de la république canadienne. »

A. M. Dumont

Décembre 1889.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

« Ce pavillon se compose d'un premier corps de logis qui présente à l'avenue son front allongé par deux petites ailes en terrasses. La porte principale, dit-on, est copiée sur l'entrée de la pagode de Quan-Yen. Le second corps de logis, à quelque distance en arrière, est relié au précédent par deux galeries perpendiculaires. Le milieu forme cour. Au centre de cette cour, un abri a été ménagé pour la statue de Bouddha, statue de grandes dimensions, due au sculpteur Raffgeaud.

Pour nous faire pénétrer plus encore dans l'existence extrême-orientale, on nous a donné la reproduction complète d'un théâtre annamite.

Il est très curieux et très intéressant de voir en action ces troupes étranges d'acteurs jouant à leur façon, avec leurs masques bizarres, avec leurs accoutrements légendaires, avec leurs petits orchestres criards, sur une scène dont l'agencement ne nous est point familier. C'est au premier chef une des grandes curiosités de l'Exposition et les visiteurs ne seront pas fâchés de raconter à leur tour à ceux qui viennent de loin ce que c'est qu'un drame asiatique, avec musique et danses.

Le pavillon Cochinchinois, placé sur la même ligne que son compagnon tonkinois, est bien plus luxueux. Il donne élégamment l'idée du confort tel qu'il est compris partout où règne l'influence du Céleste-Empire. Ce sont les mêmes raffinements de bien-être intime, d'ornementation variée, de vérandas faites pour l'ombre et la rêverie, de cloisonnements légers, de balustrades capricieusement découpées en zigzags, de jardins à pièces d'eau encadrés dans les kiosques, de panneaux ramagés de feuillages, de paysages et de bonshommes peints, de grandes fenêtres grillagées avec d'étonnantes combinaisons de figures géométriques où les cercles entremêlés de carrés se croisent avec des barres droites ; enfin de toitures arquées, surchargées de peintures et de sculptures, serpents, dragons, monstres grimaçants et personnages mythologiques peuplant les crêtes et les rebords ; tout ce qu'on aperçoit sur les éventails et sur les paravants. On a fait venir pour étaler ces couleurs voyantes, pour festonner ces lambris, des ouvriers indigènes qu'il était vraiment amusant de voir à l'œuvre, avec leurs chapeaux pointus ou leurs madras de bonnes femmes, accroupis sur de légers échafaudages, ma-

niant avec une surprenante dextérité et une promptitude plus surprenante encore, leur agile pinceau ; d'une main sûre, ils avaient vite tracé un branchage de bambous, une fleur, un oiseau, c'était fait comme par enchantement, au simple toucher, semblaient-il, et l'œil n'avait pas le temps de les suivre.

A l'intérieur, on peut admirer : plusieurs bahuts incrustés de nacre ; un vieux bahut annamite en bois de trac ; quatre ou cinq alcôves de lit en bois découpé et bizarrement sculpté, et à fond de marbre ; de nombreuses écailles de tortue et de grandes défenses d'éléphant ; des instruments de musique (guitares à 3 cordes, en peau de serpent, cymbales et tam-tam) ; réductions de bateaux, de voitures à buffles, de machines à tisser, etc.

La découverte relativement assez récente des merveilleuses ruines d'Angeor a été la révélation inattendue d'une antique civilisation cambodgienne, qu'on était loin jusqu'alors de soupçonner. On a trouvé là d'admirables conceptions architecturales, exécutées par des mains fort habiles. Le peuple qui construisait, il y a mille ans environ, ces monuments dont les restes excitent l'enthousiasme des voyageurs, portait le nom de *Khmer*. Les premières descriptions du temple d'Angeor sont dues au capitaine de vaisseau Doudart de Lagrée, savant archéologue, et sont insérées, avec de splendides gravures, dans le grand ouvrage où Francis Garnier a raconté l'exploration faite en Indo Chine de 1866 à 1868. Depuis lors, M. Delaporte qui faisait partie de cette expédition à tous les titres mémorable, est retourné dans le Cambodge pour reprendre cette étude de l'art khmer ; il en a rapporté en France quelques spécimens détachés et une nouvelle description, éditée par la librairie Delagrave. Les documents ne font donc point défaut à ceux qui voudraient des explications détaillées sur le mystérieux temple placé devant leurs yeux.

Tout ce qu'on reproduit comme édifice à l'Exposition est un peu joujou, c'était inévitable, l'espace manquant, le temps et l'argent manquant aussi pour nous donner des copies conformes et pour reproduire de telles œuvres avec leurs véritables dimensions.

P. Jonnier

LE CHANT ET LA PHTHSIE

Le Dr Busey a dernièrement traité cette question, dit la *Science Pratique*, qui du reste n'est pas nouvelle, devant la Société Médicale de Paris. Il a constaté que les peuples qui s'occupent de musique vocale sont en général de race forte et vigoureuse, avec des poitrines larges et bien développées. Malheureusement, il y a aujourd'hui une tendance générale à sacrifier le développement physique au développement intellectuel. Or, le chant est un exercice de gymnastique pour les poumons et contribue à en développer et fortifier les tissus ; il est probable que si on consacrait une heure par jour seulement dans nos écoles à l'étude de la musique vocale on verrait moins de poitrines creuses et d'épaules rondes chez les enfants.

Les maladies de poitrine commencent généralement à l'extrémité des poumons tout simplement parce que ces parties sont souvent inactives, puisque l'air aspiré arrive plus facilement à la base des poumons, et qu'étant inactives elles sont moins développées et moins endurcies. Un homme qui marche aspire environ six fois plus d'air que lorsqu'il est inactif ; lorsqu'il chante, il en aspire encore davantage et non seulement les poumons, mais tous les organes du corps en profitent.

On ne saurait trop insister sur l'utilité du chant comme moyen de fortifier la poitrine, surtout pendant la jeunesse.

O femme ! reconnaissez votre dignité et votre mission ; elle est empreinte dans toutes les facultés de votre âme, et jusque dans les formes de votre corps.—Mme LEPREHON.

GALERIE CANADIENNE

FEU M. L'ABBÉ GIBAND

La nouvelle de la mort de ce saint prêtre et de ce zélé missionnaire a jeté dans le deuil bien des familles qui perdent en lui un soutien et un protecteur, mais elle est surtout une perte cruelle pour la Compagnie de Saint-Sulpice, dont il fut un des plus brillants représentants dans notre pays qu'il avait fait le sien depuis plus de trente ans.

M. Antoine Giband naquit à Vals, diocèse du Puy, département de la Haute Loire, le 24 décembre 1824. Il fut ordonné prêtre le 2 juin 1849. Il fut ensuite nommé professeur de philosophie au grand séminaire du diocèse de Bourges (Cher). Arrivé à Montréal en 1855, il fut attaché à la paroisse Notre-Dame et chargé de la congrégation des hommes en 1862. Il conserva ce poste jusqu'en septembre 1888.

Nous devons ne pas oublier de mentionner qu'il remplit les fonctions de curé d'office sous M. l'abbé Rousselot, curé de Notre-Dame, et aussi sous l'administration du révérend M. Sentenne.

On sait quelle était la force de sa parole. Sa science théologique était remarquable, ainsi que sa netteté et son exactitude dans les questions les plus difficiles et les plus délicates.

Pour apprécier l'abbé Giband, il eût été téméraire de se baser uniquement sur son extérieur.

D'une constitution robuste et vigoureuse, son aspect avait quelque chose de dur et n'attirait guère la sympathie.

Cependant, sous cette rude écorce se cachait un cœur sensible et bon. Tous ceux qui l'ont vu de près peuvent en témoigner. La loyauté et la franchise éclataient à chaque instant chez cette nature droite et si incapable de déguiser sa pensée. Peut-être même se traduisaient-elles parfois sous des formes un peu vives, dont plusieurs auraient pu se plaindre. Mais personne ne songeait à cela ou n'avait le courage de lui en vouloir ; on savait que ces sorties étaient le résultat d'une conviction profonde et d'un désir sincère d'enrayer le mal et de faire le bien, et on les lui pardonnait.

M. Giband était doué d'une intelligence remarquable par sa lucidité et sa précision. Son érudition, entretenue par des études continuelles, était vaste et sûre. Aussi, était-ce un des prêtres les plus consultés de Montréal. On avait foi à ses décisions comme à des oracles.

Comme prédicateur, il brillait surtout par son talent d'exposition, la solidité de sa doctrine et la force de son raisonnement. Ses sermons, très goûtés à son début dans le ministère, ont été appréciés jusqu'à la fin du public sérieux.

Il prêchait un très grand nombre de retraites, et toujours avec fruit.

Mais si le défunt avait su conquérir parmi ses confrères une place importante comme orateur et comme casuiste, nous le croyons encore plus digne d'éloges pour son zèle vraiment apostolique.

C'était un travailleur infatigable. Non-seulement jamais son ministère n'eût à souffrir de la négligence, mais il était toujours prêt à remplacer les autres ou à leur venir en aide dans n'importe quel emploi. Qui dira jamais le bien qu'il fit dans ses visites de quartier et auprès des malades ?

M. Giband, bien connu et estimé de la classe dirigeante de Montréal, l'était davantage encore de la classe ouvrière et des pauvres de la cité. C'est au milieu d'elle surtout qu'il exerça son laborieux ministère. Chargé de la distribution des aumônes à la paroisse Notre-Dame, pendant de longues années, il s'acquitta avec un dévouement sans borne de cette fonction délicate entre toutes.

Ce que nous venons de rapporter de la fonction d'aumônier des pauvres, nous pourrions le répéter de toutes les autres charges qui lui furent confiées.

Il fut catéchiste à son arrivée à Notre-Dame, comme il devait être ensuite directeur de congrégation remarquable. Les membres de la congrégation des hommes ne sauraient l'oublier.

Ce serait le lieu de parler enfin des mariages

dont il s'occupa si longtemps, de la paix qu'il rétablit dans un grand nombre de familles, etc. Mais ces œuvres parleront elles-mêmes beaucoup mieux que nous.

Nous nous arrêtons donc en demandant à Dieu de donner à son Eglise des prêtres instruits et zélés comme celui qui vient d'aller recevoir une récompense si bien méritée par ses travaux et ses vertus.

M. l'abbé Giband est décédé au Séminaire de Montréal, le 26 novembre dernier.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE;

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de NOVEMBRE, a eu lieu le 7 décembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	12,821....	\$50.00
2e prix	No.	33,087....	25.00
3e prix	No.	23,906....	15.00
4e prix	No.	2,162....	10.00
5e prix	No.	888....	5.00
6e prix	No.	19,033....	4.00
7e prix	No.	37,704....	3.00
8e prix	No.	19,533....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

231	8,251	14,011	21,005	24,729	31,780
487	8,320	14,061	21,148	24,940	32,299
616	8,799	14,084	21,172	25,042	32,578
758	9,137	14,358	21,320	25,589	34,038
864	9,282	14,480	22,056	25,608	35,725
961	9,856	16,506	22,803	25,811	36,642
1,206	10,913	18,587	22,992	26,510	37,016
2,029	11,166	18,863	23,388	26,771	37,175
2,914	11,650	19,757	23,760	27,015	37,417
4,629	11,744	19,959	23,986	28,173	37,433
4,984	11,911	20,358	24,021	29,042	38,260
6,667	12,718	20,482	24,022	29,434	38,353
7,498	12,947	20,573	24,417	29,798	38,988
7,548	13,219	20,859	24,472	30,454	39,098
8,166	39,278				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de novembre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No, 264, rue Saint-Jean, Québec.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Œufs aux pistaches.—Placer dans une casserole un peu de fleur de farine avec de la crème, de l'écorce de citron râpée, six œufs, un morceau de sucre et des pistaches pilées. Délayer le tout ensemble pendant longtemps et le mettre sur le plat destiné à être servi ; faire cuire à petit feu, saupoudrer de sucre en poudre et glacer à la pelle.

Entre côte au vin.—Mettez l'entre côte dans une casserole avec un verre de vin de madère ou de malaga, et autant de bouillon assaisonné de sel et poivre. Faites cuire à petit feu. Lorsqu'il est cuit à point, passez le bouillon au tamis, dégraissez et faites-le réduire. Servez la sauce sur l'entre-côte, qui est ainsi délicieuse.

Omelette aux truffes.—Les truffes crues sont préférables.—Pelez 3 ou 4 truffes propres, émincez-les, mettez dans la poêle, avec 60 grammes de beurre, sel et poivre ; faites-les revenir deux minutes en les sautant. Frottez le fond du plat avec une gousse d'ail coupée ; cassez huit œufs dans ce plat, ajoutez sel, poivre et persil haché ; battez-les et versez-les sur les truffes ; faites votre omelette comme à l'ordinaire.



—D'après un journal de Rome, il ressort, d'une statistique dressée par la Propagande, que le nombre des catholiques dans le monde entier s'élève à 218 millions.

—Les fabricants de voitures américaines prédisent, pour un avenir prochain, l'abandon des roues en bois et leur remplacement par des roues en acier, à cause de la rareté de plus en plus grande du bois propre à la fabrication des roues.

—D'après une statistique dressée par le ministre de l'intérieur, en Russie, la population de ce pays s'élèverait à 110,483,522 habitants. Il y aurait eu, pendant l'année 1877, 4,884,46 naissances et 3,283,838 décès.

—On estime à plus d'un demi-million de milles la longueur totale des lignes télégraphiques du monde, les quatre cinquièmes étant dans l'Europe et dans l'Amérique. Cette estimation comprend 950 câbles sous-marins ayant une longueur de 89,050 milles.

—Les Japonais deviennent de plus en plus friands de la viande. En 1885, l'abattage du bétail dans tout le Japon comprenait 30,000 bêtes à cornes. En 1886, ce nombre s'élevait à 116,000 ; en 1887, il était de 130,000 et l'année dernière on a abattu 200,000 bœufs.

—Voyez la différence de deux enfants, dont l'un aura été élevé par une fille jeune, vive, et surtout d'une langue infatigable ; et l'autre par un pédant taciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille d'esprit et de gentillesse, son petit jargon est plein de saillies ; il parle de tout ce qui concerne son âge, et a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide ; il a un air embarrassé devant le monde, et ne sait pas dire un mot.

—Les ouvriers, aujourd'hui, se plaignent que les gages ne sont pas élevés ; que pourraient donc dire ceux qui vivaient il y a 500 ans. En effet, si nous en croyons les chroniques du temps, en 1350, les chapeliers gagnaient deux sous par jour ; les maîtres charpentiers 6 sous ; les ouvriers du même métier, 4 sous ; les maçons, 1 sou, et leurs patrons, 9 sous ; les journaliers recevaient 3 sous. Et ces gens-là, peut-être, faisaient des économies ! Mais tout est changé !

O tempora, o mores !

—Un journal parisien donne ce conseil à ses lecteurs : Si vous parlez dans le sommeil et si vous craignez qu'on ne surprenne le secret de vos rêves, couchez-vous sur le côté, la tête un peu inclinée sur la poitrine. Vous deviendrez silencieux comme la tombe. Le côté droit est le meilleur à choisir ; on n'enfoncé pas la tête sous la couverture, on la place haut sur l'oreiller, ce qui n'empêche pas de s'incliner comme nous disons. Il faut encore éviter les soupers ; on doit prendre de l'exercice pendant le jour, et il est encore très bon de lire à haute voix une heure avant de se coucher.

—Un journal américain donne le conseil suivant aux jeunes filles qui sortent du couvent : " Pour l'amour de Dieu, ne songez donc pas à vous marier avant d'être capables de tenir une maison, de faire bouillir la soupe, rôtir un steak, coudre et tailler d'une manière convenable. En vain vous sauriez faire un vers, jouer de la harpe ou du piano, réciter par cœur toutes les lettres de madame de Sévigné, si vous ne savez pas ce qu'il faut pour être une femme de ménage vous êtes tout à fait impropre au mariage ". Rien de plus vrai, surtout pour notre pays où les hommes ont plus besoin que partout ailleurs d'un peu moins de musique et de poésie et de plus de cuisine et de couture. Combien y a-t-il dans le Canada de jeunes gens en état d'épouser des femmes qui ne savent rien faire ? Il n'est pas étonnant qu'ils hésitent de nos jours à se marier. Il y a de quoi.

VARIÉTÉS

Marthon, montée sur son ânesse, s'en allait au village. Un jeune homme, la trouvant gentille, voulut l'embrasser, disant :
— Vous porterez ce baiser de ma part à la meunière.

— Eh ! répondit la servante, puisque vous êtes si pressé, donne-le à ma bourrique ; elle sera plus tôt que moi au moulin.

Julie (après le mariage). — Tu as beau dire, Alfred, tu devais m'avoir. D'abord tu ne peux pas dire que j'ai couru après toi ?

Alfred. — La belle histoire ! Est-ce que la trappe court après le rat ? Cela n'empêche pas les rats de se prendre.

Bébé s'habille :
— Qu'est-ce que tu fais-là, bébé ? dit la bonne. Tu ne vois pas que tu mets tes bas à l'envers ?

— C'est parce qu'il y a un trou de l'autre côté

— Quand vous vous faites la barbe, disait la jeune fille à un élégant, il me semble qu'une paire de beaux yeux devrait être votre plus beau miroir.

— Notre plus beau miroir ! dites-vous, répondit-il. Une paire de beaux yeux, non seulement ça sert de miroir, mais ça peut nous raser sans rasoir.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 545.—ENIGME

De l'esprit et du corps j'entretiens l'embonpoint ;
J'étaie sur le teint et les lis et les roses ;
Et celui qui ne m'a point,
N'est pas riche, quand même il aurait toutes choses.

No 546.—LA CLEF DE LA SCIENCE

Dans quel ordre faut-il placer les cinq doigts de la main sous le rapport de la force ?

No 547.—CHARADE

Bien des gens semblent nés pour porter mon premier.
C'est toujours mon second qui porte mon entier.

SOLUTIONS

No 542. Le nombre à trouver est : 1 2 3 4 5 6 7 8 9.
No 543.—Le mot est : Gants.
No 544.—Le mot est : Tourment.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL
Ses lunchs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

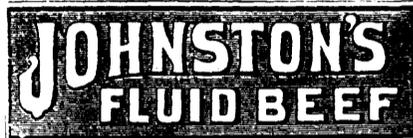


VICTOR ROY,
ARCHITECTE
28 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

12995



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est la meilleur boisson pour les temps froids, car il réchauffe, stimule et donne de la force.

FAITES EN USAGE

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

5 CTS NECTAR 5 CTS

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

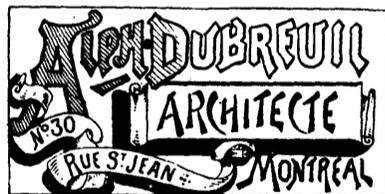
Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432



SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year. 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors.
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et d'urticaire aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

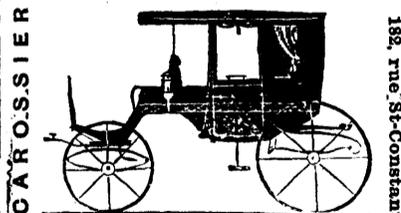
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND



A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jour d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post ; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jour est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jour volant \$2.00 pour 32 cent. CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO. 69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 14 DÉCEMBRE 1889

LES

MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

Merced en passant, frôla de sa robe l'homme agenouillé et faillit pousser un cri en croyant reconnaître dans le visage tourné vers elle les traits du courageux sauveur qui l'avait arrachée à la fureur des ouvriers de la Culebra.

Son cœur battit avec violence et elle dut s'appuyer sur le bras de son père pour se soutenir, frappée de retrouver avec Pierre Miquet cette

étrange ressemblance qui l'avait si vivement troublée quelques semaines auparavant.

Cependant cet homme avait toute sa barbe, tandis que l'ingénieur, depuis le jour où après le crime, il s'était mis dans la peau de son cousin, ne portait que la moustache.

Et puis, il y avait cette terrible cicatrice qui le défigurait presque...

Malgré cela, maintenant qu'elle le voyait nu tête, elle ne pouvait s'empêcher de convenir que c'étaient le même nez, le même front, les mêmes yeux avec, pourtant, une expression différente, et, sans qu'elle se rendit compte du pourquoi, la physionomie de l'ingénieur lui devenait antipathique, tout comme le jour où ils avaient failli être mis à mal par les ouvriers du chantier.

Pierre Miquet, cependant, était à son égard tout ce que peut être le gentleman le plus accompli, plein d'attentions aimables, respectueux avec sa mère, prévenant avec le général.

Sans le souvenir troublant de cet inconnu qui la faisait rêver à quelque mystère indéchiffrable, Pierre lui aurait plu absolument.

Peu à peu, cette impression s'était atténuée et elle croyait avoir triomphé de ce qu'elle appelait de folles imaginations, lorsque cette seconde apparition la rejetait dans toutes les émotions passées.

Elle aurait voulu entendre encore la voix de cet homme, cette voix qui, quelques semaines auparavant, l'avait si profondément troublée, cette voix qui, lui semblait-il, avait déjà frappé son oreille, autrefois.

Et elle se faisait, à part elle, ces singulières réflexions, pendant que l'on portait le cercueil dans le fourgon, et elle se demandait si elle ne ferait pas bien de signaler à son père la présence de celui qui les avait sauvés; mais un sentiment inexplicable la retint, et elle s'appréta à suivre les assistants accompagnant jusqu'à la grille de l'hôpital les restes mortels de l'abbé Rigal, lorsque, malgré elle, elle se retourna.

Brusquement elle tressaillit et s'arrêta : là-bas, au fond de la cour, le contre-maître s'entretenait avec une jeune femme qui lui parlait en pleurant.

C'était assurément là chose n'ayant rien d'extraordinaire et cependant Merced en fut toute sur-



Elle dut s'appuyer sur le bras de son père pour se soutenir.—Voir page 53. col. 1.

prise, toute émue.

—Quelle est cette femme ? se demandait-elle, et pourquoi lui parle-t-elle ainsi ?

Absorbée dans sa contemplation, la jeune fille demeurait immobile ; mais, bientôt sa mère, étonnée de la voir demeurer ainsi en arrière, l'appela et elle dut hâter le pas pour le rejoindre.

Maintenant la cour était déserte ; il ne restait plus que Joachim et la femme qui avait attiré l'attention de Mlle Mendès y Tendura.

Elle parlait avec une volubilité extrême, joignant à ses paroles des gestes nerveux, un peu désordonnés :

—Tu as donc su que j'étais ici, à l'hôpital ?... J'ai été bien malade, va !... j'ai été comme folle ! On ne m'a donné que ce matin l'autorisation de sortir et j'allais prendre le chemin de fer pour aller te retrouver... Les religieuses m'ont remis un peu d'argent pour le voyage ; elle sont si bonnes !

Il voulut placer un mot, mais elle ne lui en laissa pas le temps, et lui prenant les mains dans un mouvement affectueux :

—Mon Dieu ! poursuivit-elle, je te retrouve vivant !... Que s'est-il passé ?... Tu étais si faible quand je t'ai quitté... Il m'en coûtait de t'abandonner, va... Mais je croyais que c'était là le seul moyen de te sauver...

Elle se tut un moment, sa physionomie changea d'expression et dans ses yeux un peu égarés passa une lueur mauvaise.

—Oh ! fit-elle d'une voix rauque et en serrant les poings, quel cœur dur que ton cousin Jacques ! Il m'a traitée de folle, d'intrigante... j'ai eu beau le supplier..., me jeter à ses genoux... il a refusé de me donner un peu d'argent pour te secourir..., et puis..., et puis...

Elle passa les mains sur son front, d'un geste égaré :

—Je ne me rappelle plus, dit-elle.

—Il a refusé, répéta Jacques avec un sourire

amer.

—Mon Dieu !... Que s'est-il donc passé entre nous ! Que lui ai-je dit ?... Je ne me souviens plus...

Et Dolorès se cacha le visage essayant vainement de se rappeler la scène émouvante au cours de laquelle elle avait cru reconnaître son mari.

La fièvre chaude qui avait suivi ce dramatique incident lui avait brouillé toutes les idées ; elle se souvenait vaguement qu'une querelle terrible avait éclaté entre elle et cet homme ; mais ce n'était qu'une impression confuse et il n'en restait que ce fait : l'ingénieur avait repoussé sa demande en dépit de ses supplications et il l'avait chassée sans pitié.

—Mais qui donc t'a soigné, mon pauvre Pierre ? continua-t-elle en fixant sur lui des regards pleins d'affection... Enfin, te voilà debout !... Mon Dieu ! Que je suis heureuse !

—Venez, dit Jacques, venez Dolorès ; ne restons pas ici ; j'ai à vous expliquer bien des choses,

et cette conversation, un peu longue, peut-être, ne peut avoir lieu en cet endroit.

—Hélas ! murmura la pauvre femme dont le visage s'attrista soudain, tu me dis *vous*, à présent. Pourquoi ce changement ?... Que t'ai-je fait pour que tu me témoignes une si grande froideur ? Tu as l'air bon, pourtant, et la voix n'est pas dure comme autrefois...

Sorti de la cour, Jacques regarda quelque temps le fourgon qui s'éloignait lentement et un regret lui vint de n'avoir pas accompagné jusqu'à la gare la dépouille mortelle de son vénérable ami.

Et, à mi voix, oubliant la présence de Dolorès, il murmura :

—Mais, son âme ne pardonne... pouvais-je abandonner cette malheureuse créature ?

La femme de Pierre, étonnée de ce langage, surprise de cette attitude, de ces gestes, de cette voix même qu'elle ne reconnaissait pas, l'examinait avec une curiosité inquiète.

Cet homme, en lequel elle voyait son mari, lui semblait, en ce moment, un étranger ; elle se sentait mal à l'aise, gênée, baissant les yeux sous son regard.

Et rapidement des pensées singulières lui traversaient l'esprit, comment Pierre, si rude autrefois, était-il devenu si doux, si tendre presque ? Comment sa voix avait-elle pu prendre une intonation si caressante ? Comment sa physionomie avait-elle revêtu cette bienveillance ?

Cependant Jacques s'était mis à marcher, lentement, hésitant encore sur ce qu'il allait faire et dire ; elle, se laissant conduire, rêvant, réfléchissant, n'osant plus parler, attendant que son mari voulût bien lui donner des explications.

—Dolorès, lui dit-il soudain, vous avez été bonne et charitable pour moi... Je ne l'oublierai jamais...

Tout d'abord, elle ne trouva rien à répondre, interloquée par cette phrase dont elle ne pouvait encore comprendre le sens.

Ses yeux, agrandis, témoignèrent seuls son étonnement.

Enfin, elle balbutia :

—Comment !... Bonne, charitable...

—Oui, reprit-il, vous m'avez sauvé la vie...

Elle s'arrêta, posa doucement sa main sur le bras de son compagnon, et le regardant bien en face :

—Mon Dieu ! fit-elle d'une voix qui s'étranglait, pourquoi me parler ainsi ?... Est-ce que je deviens folle... ou bien ?...

Elle s'arrêta, n'osant exprimer la crainte qui venait soudain de lui traverser l'esprit : est-ce que son mari n'aurait pas laissé une partie de sa raison dans la terrible épreuve qu'il venait de traverser ?

Devant cette émotion, Jacques hésitait à parler.

—En te soignant, continua la pauvre femme, je n'ai fait que mon devoir ; au lieu de me remercier, tu pourrais, au contraire, me reprocher de t'avoir abandonné depuis un mois... Mais ce n'est pas ma faute, va ; moi aussi j'ai failli mourir dans cet hôpital dont l'on ne voulait plus me laisser sortir.

—Pauvre femme, dit-il en lui prenant les mains. Après votre départ, Dieu a fait un miracle, et cette crise terrible, qui vous avait épouvantée, a été mon salut... En quelques jours je me suis remis sur pied, et c'est à mon grand regret, croyez-le, que je me suis éloigné sans vous remercier.

Ces paroles augmentèrent encore la perplexité de la femme de Pierre.

Elle s'affermait dans la pensée qui lui était venue tout à l'heure : le pauvre homme n'avait plus sa raison, ou, tout au moins, il avait perdu la mémoire ; oubliant qu'il était marié, il ne voyait en elle qu'une étrangère.

Puis, soudain, elle se mit à trembler, elle avait peur... Un sentiment vague se glissait dans son âme.

—Dolorès, dit Jacques, ne vous troublez pas trop et écoutez courageusement ce que j'ai à vous dire.

Une pâleur extraordinaire envahit le visage de la malheureuse et ses yeux s'attachèrent sur Jacques avec une effrayante fixité.

—Dolorès, fit-il en affirmant sa voix, lorsque, là-bas, dans la petite maison de Colon, j'ai repris ma connaissance, je me suis aperçu qu'un doute

avait pénétré dans votre esprit... Vous me regardiez, par moments, d'une façon bizarre, comme si vous ne reconnaissiez pas en moi celui que vous croyiez... Est-ce vrai ?...

—Oui, balbutia-t-elle, c'est vrai... Et, encore maintenant, tenez... j'ai beau vous examiner pour me bien persuader que vous êtes Pierre... eh bien !... je doute... Ah ! la vérité, je vous en supplie ; dites-moi la vérité... Je sens que je deviens folle !...

Elle joignait les mains et les tendait vers Jacques pour implorer sa pitié.

—Eh bien ! oui, dit-il en prenant une résolution subite... Vous avez raison, mieux vaut la vérité que cette incertitude... Dolorès, vos pressentiments étaient fondés ; je ne suis pas votre mari.

—Grand Dieu !

En poussant cette exclamation, elle ferma les yeux, se renversa en arrière et fût tombée si Jacques n'eût avancé les bras à temps pour la soutenir.

—Rassurez-vous, dit-il d'une voix affectueuse... De moi vous n'avez rien à craindre ; ne m'avez-vous pas sauvé la vie ?

Accablée sous le coup qui la frappait, elle demeurait inerte et silencieuse ; enfin, sa poitrine longtemps comprimée se souleva dans un sanglot et des larmes, contenues à grand-peine, coulèrent abondamment le long de son visage pâli.

Soudain, elle se redressa, essuya ses pleurs d'un revers de main et demanda d'une voix rauque :

—En ce cas, si vous n'êtes Pierre, vous êtes son cousin.

Muettement il inclina la tête, répugnant à prononcer un mot, préférant attendre le résultat du travail qui se faisait dans l'esprit de la jeune femme.

—Et alors, poursuivit-elle d'un ton saccadé, celui que je suis allé implorer, celui aux pieds duquel je me suis traînée vainement, celui qui, sans pitié, m'a chassé de chez lui... celui-là, c'est... Elle n'eût point le courage d'articuler ce nom ; il semblait qu'il lui eût brûlé les lèvres.

—Mais pourquoi ce mystère ? ajouta-t-elle, comme se parlant à elle-même.

Elle se recula, tout à coup, la face bouleversée, l'œil agrandi comme à l'aspect de quelque horrible vision et elle s'écria :

—Un crime !... Oh ! non, Pierre n'eût point commis cette épouvantable action... n'est-ce pas ?... Ah ! dites-moi que cela est impossible... Dites-moi que vous ne le croyez pas...

Dolorès tendait vers Jacques ses mains suppliantes ; mais lui, gardant le silence, demeura immobile, l'enveloppant d'un regard d'ineffable pitié.

—Vous ne répondez pas... poursuivit-elle d'une voix étranglée, à peine intelligible... Votre silence veut-il donc dire que vous l'accusez !... Non, je me trompe, n'est-ce pas !... Entre cousins, une chose comme celle-là ne se peut pas... ce serait un monstre, s'il avait porté la main sur vous... et tout en étant dur, brutal parfois, Pierre n'était pas homme...

Elle se tut brusquement, glacée par l'attitude de Jacques, sentant, en dépit de tout ce qu'elle disait, son âme enveloppée par la persuasion que Pierre avait réellement accompli cet horrible forfait.

Cependant elle se refusait à croire à la terrible réalité et, se redressant, elle demanda :

—Sur quelles preuves l'accusez-vous ?

Jacques la vit si malheureuse qu'il lui prit les mains, la releva et répondit d'une voix caressante :

Hélas ! ce n'est point moi qui l'accuse. Ce sont les circonstances elles-mêmes, et Dieu n'est témoin que je me couperais un bras pour pouvoir nier cette évidence qui m'aveugle.

—Les circonstances... balbutia-t-elle, l'esprit vague et le cœur serré comme dans un étou ; quelles circonstances ?

—Écoutez et vous jugerez : le jour même de mon arrivée à Colon, votre mari vous quittait ; dès le lendemain de la tentative d'assassinat dont j'ai été victime, il s'installait à Panama sous le nom de Jacques Miquet, remplissait à la Compagnie du canal les fonctions d'ingénieur que j'y

devais remplir moi-même ; grâce à cette ressemblance extraordinaire qui nous fait prendre l'un pour l'autre, il s'est introduit dans une famille honorable dont j'avais fait connaissance sur le paquebot ; mais pour se présenter à la Compagnie en mon nom, il lui fallait des papiers—les miens ; comment les a-t-il en sa possession ?... cela même ne suffisait pas ; pour jouer un semblable rôle avec assurance, il lui fallait la certitude que jamais je ne revendiquerais ni mon nom ni ma situation... et cette certitude comment pouvait-il avoir, si lui-même n'avait accompli...

Dolorès lui mit la main sur la bouche.

—De grâce... implora-t-elle.

—Non, fit Jacques, d'une voix douce mais ferme ; laissez-moi poursuivre ; ce n'est pas à plaisir, croyez-le bien, que je vous torture ainsi que je le fais ; mais il importe qu'il ne subsiste dans votre esprit pas même l'ombre d'un doute sur la culpabilité de votre mari.

Elle poussa un gémissement et courba la tête.

—Ah ! poursuivit Miquet, il me croyait bien perdu dans ce marais où il m'avait jeté, à moitié étanglé, avec la lame d'un couteau dans la poitrine... mais Dieu a permis que je fusse sauvé pas vous, vous, la femme de celui qui avait tenté de m'assassiner !

Dolorès laissa échapper un cri d'horreur et se voila la face de ses mains.

Un long silence se fit ; enfin la malheureuse balbutia :

—Et vous n'avez pas dénoncé le coupable !

—Non répondit-il en secouant mélancoliquement la tête ; je ne l'ai pas dénoncé et je ne le dénoncerai pas ; je ne veux pas que celui dans les veines duquel coule le même sang que le mien, le fils du frère de mon père, celui qui a été élevé dans notre maison comme mon propre frère, que celui-là soit déshonoré par une dénonciation de ma part...

Il avait dit cela simplement, avec une grande tristesse dans la voix.

Humblement, elle lui prit la main et la baissa.

—Vous êtes bon, murmura-t-elle.

—Ne m'en sachez pas trop gré, répondit-il ; c'est Dieu qui m'a mis ces sentiments dans l'âme... remerciez donc Dieu !

Puis, après un moment :

—Cependant, ajouta-t-il, j'ai pu faire le sacrifice de ma vie, je puis, encore en ce moment, me résigner à l'existence ignorée, presque misérable que les événements m'ont faite... mais il est des circonstances qui, si elles se produisaient, pourraient me contraindre à agir... Un crime, soit !... mais, s'il tentait d'en commettre un second, il me verrait dressé devant lui, prêt à lui barrer le chemin.

Sa voix, pour prononcer ces mots, s'était faite sifflante, presque mauvaise, et sa main s'était agitée menaçante.

Dolorès, surprise de ce changement d'attitude, tressaillit et demanda :

—Que craignez-vous donc ?

Il ouvrit la bouche comme pour répondre ; mais ses sourcils se froncèrent, un frémissement agita ses lèvres et il se tut.

—Oh ! dit-elle avec énergie, les choses ne peuvent se passer ainsi. D'abord je suis sa femme, et je veux qu'il me reconnaisse comme telle... Il a beau changer de nom, il ne peut empêcher d'être ce qui est... Je lui ferai entendre raison... ou sinon...

—Voilà ce qu'il ne faut pas faire, répliqua Jacques avec vivacité ; si j'ai droit à quelque reconnaissance de votre part pour le silence que je garde sur l'infamie de Pierre, vous me la prouverez en suivant strictement mes instructions... Toute démarche auprès de lui serait non seulement inutile, mais dangereuse.

Elle eut un geste d'énergique protestation.

—Il n'oserait ! s'écria-t-elle.

—Cet homme est capable de tout... laissons-le donc jouir en paix du fruit de son crime et ayons confiance en Dieu ; ou bien, avec le temps, le remords s'insinuera dans l'âme de ce malheureux, lui-même cherchera à racheter sa faute, ou bien la justice divine, lasse d'attendre, le frappera.

Dolorès poussa un gémissement ; quelque détestable que fût l'action de Pierre, elle ne pouvait

arracher complètement de son cœur le souvenir de l'homme qui était son époux, qu'elle avait tendrement aimé, qu'elle aimait, hélas ! peut-être encore.

—Que dois-je faire ? demanda-t-elle. Parlez, je vous obéirai comme une esclave.

—Tenir secrète la conversation que nous venons d'avoir ensemble ; vous abstenir de chercher à revoir votre mari et, si le hasard vous mettait face à face, feindre de le prendre pour celui qu'il prétend être, c'est-à-dire pour votre cousin ; quant à moi, pour tout le monde, je serai votre mari ; d'ailleurs, je vous embarrasserai peu : le chantier de la Culebra, où je travaille, absorbe tout mon temps, et je ne ferai à Panama que de rares apparitions.

—Vais-je donc demeurer ici ? demanda-t-elle toute surprise.

—Oui, dit-il, votre présence dans cette ville est indispensable à mes projets ; j'ai besoin, en effet, d'être renseigné d'une façon scrupuleusement exacte sur les agissements de Pierre, et personne, mieux que vous, ne pourrait me rendre ce service. C'est votre mari, et quels que soient vos sentiments à son égard, ce titre vous impose, au sujet de son crime, une réserve absolue, d'autant plus absolue que s'il se doutait jamais que je me suis fait connaître à vous, il vous tuerait sans pitié.

Elle frissonna et son visage eut une expression d'horreur.

—Je ne savais pas vous rencontrer ici, puisque j'ignorais ce que vous étiez devenue, poursuivit Jacques ; c'est Dieu, sans doute, qui vous a placée sur mon chemin. D'ici ce soir, je vais réfléchir. Trouvez-vous vers huit heures dans la gare de la Panama Rail Road, je vous y attendrai, et alors je vous dirai ce que j'aurai décidé.

Ce disant, il tira de sa poche quelques piastres qu'il voulut glisser dans la main de Dolorès ; mais celle-ci refusa avec un geste douloureux.

Accepter un secours de celui que son mari avait tenté d'assassiner était impossible ; du reste, elle n'avait que faire de cette aumône ; n'avait-elle pas sur elle l'obole dont les sœurs de l'hôpital l'avaient gratifiée ?

—A ce soir, fit-elle.

Et, sans oser lever les yeux, elle s'éloigna à pas lents.

Jacques la regarda s'éloigner, ayant au cœur une immense pitié pour cette infortunée dans l'âme de laquelle l'horreur du crime luttait contre l'affection de l'épouse.

—Pauvre femme ! murmura-t-il.

Il poussa un soupir, eut un geste d'épaules plein d'accablement et tourna les talons.

Ni l'un ni l'autre ne s'était aperçus que, pendant leur dramatique conversation, un individu, arrêté à quelque distance, les examinait curieusement.

Cet individu n'était autre que Giovanni Corda : à la suite de l'entretien qu'il avait eu avec le banquier Jackson, l'entrepreneur s'était mis aussitôt à la recherche de la femme de Pierre Miquet. A Colon, il avait appris par la voisine qui l'avait remplacée au chevet de Jacques avec quelle précipitation la malheureuse était partie pour Panama ; dans cette dernière ville, il lui avait suffi de se rendre à la maison de police pour savoir que la personne dont il donnait le signalement avait été conduite à l'hôpital quelques semaines auparavant ; la date correspondant exactement avec l'époque à laquelle Dolorès avait fait auprès de son mari la démarche désespérée que l'on connaît, l'Italien ne douta pas un seul instant.

Il allait franchir le seuil de l'hôpital, lorsqu'il vit sortir une femme qu'il crut reconnaître pour Dolorès ; un homme l'accompagnait, à la vue duquel Giovanni Corda ne put retenir un vif mouvement de surprise.

—Per Baccho ! grommela-t-il, mais c'est Pierre Miquet cela... ou du moins, c'est sa silhouette d'autrefois ; car, aujourd'hui, il a un peu changé...

Et il souligna ces mots d'un petit ricanement moqueur.

Puis il se mit à les suivre de loin, s'arrêtant quand ils s'arrêtaient, se remettant à marcher quand ils reprenaient leur chemin.

Un moment, il hésita, ne sachant s'il ne ferait pas bien de mettre, comme on dit vulgairement, les pieds dans le plat, en les abordant tous les deux.

Mais il réfléchit que, si les soupçons étaient fondés et si l'homme qu'il avait là sous les yeux avait intérêt à se faire passer pour Pierre Miquet, il ne pourrait lui arracher son secret ; tandis qu'il avait plus de chances d'arriver à ses fins en s'adressant à la femme.

Il attendit donc patiemment que Dolorès eut quitté son compagnon ; alors, sans s'occuper de ce dernier, il emboîta le pas de la jeune femme et la suivit jusqu'à ce qu'un détour de rue la cachât à Jacques ; aussitôt il l'aborda, en lui barrant le chemin, l'obligeant à s'arrêter.

—Madame Miquet, fit-il, en touchant poliment le bord de son chapeau.

En s'entendant appeler ainsi, Dolorès recula d'un pas, fixant un regard étonné, effrayé même, sur cet homme qui se tenait devant elle et dont les traits lui étaient inconnus.

—Eh ! dit-il de sa voix chantante, tandis que ses lèvres s'entreouvraient dans un sourire faux, on dirait que vous ne me remettez pas, chère madame.

Dolorès, la mémoire troublée par sa récente maladie, chercha à rappeler à elle ses souvenirs.

—Voyons... vous ne vous souvenez pas... Giovanni Corda... Vous savez bien, l'entrepreneur... l'ami de votre mari... C'est moi qui suis allé vous voir à Colon, pendant que ce pauvre Miquet était malade.

La malheureuse, en entendant parler de son mari, fut prise d'un tremblement convulsif.

—Et il va mieux ? continua Giovanni.

Elle fit signe de tête que oui.

—C'est sans doute avec lui que vous causiez tout à l'heure ? insinua-t-il en la dévorant des yeux.

Elle tressaillit, devint toute pâle, attacha sur lui des regards effarés et esquissa un geste affirmatif.

—Per Baccho ! s'exclama-t-il, et mes cent cinquante piastres !...

Il fit mine de se lancer à la poursuite du mari de Dolorès ; celle-ci le saisit par le bras :

—De grâce ! implora-t-elle.

—Tiens... tiens..., pensa-t-il.

Et, tout en ricanant, il lui dit :

—Eh bien ! quoi donc..., est-ce que vous avez peur que je lui réclame mon dû, le couteau à la main ?

Il avait dit cela, en manière de plaisanterie, sans supposer quel effet terrible ces paroles pouvaient produire à la malheureuse femme.

Elle y vit sans doute une allusion, ne réfléchissant pas qu'il était impossible que Giovanni Corda fût au courant du crime commis par Pierre Miquet, elle pâlit et rougit tour à tour, maudissant cette dangereuse rencontre.

Elle voulut échapper à l'importun en balbutiant qu'elle était pressée ; mais Giovanni n'entendait pas de cette oreille-là ; il comptait sur Dolorès pour percer le mystère dont s'enveloppait Pierre Miquet, et maintenant que le hasard l'avait mis sur son chemin, il eût été bien bête de la laisser lui échapper.

Sans plus de façon il prit le bras de la jeune femme et le mit sous le sien.

—Et où allons-nous comme cela, chère madame Miquet ? demanda-t-il d'un ton mielleux.

La pauvre Dolorès était fort embarrassée pour répondre, car, en quittant Jacques, elle marchait sans trop savoir où elle dirigeait ses pas.

—Je vais chez moi, balbutia-t-elle.

—Chez vous, répéta-t-il... Vous avez donc quitté Colon pour habiter Panama ?

Elle garda le silence, préférant se taire que de faire des réponses compromettantes.

Lui, l'examinait en dessous et se réjouissait de l'embarras dans lequel il la voyait et qui prouvait que certainement il y avait quelque chose.

—Voyons, dit-il d'un ton bonhomme, vous n'avez pas confiance en moi..., vous avez tort... Pierre Miquet a beau me devoir de l'argent, cela ne m'empêche pas d'avoir beaucoup d'amitié pour lui... et pour vous, par ricochet.

—Elle balbutia une phrase qui ressemblait à un remerciement et voulut s'éloigner...

Il la retint encore ; une pensée venait de lui traverser l'esprit.

A la suite d'un entretien qui avait eu lieu, le matin même, entre MM. Schmidt, Jackson and Co,

il avait été convenu que pour activer les événements politiques, il était indispensable de travailler les basses classes de la ville, en même temps que le journal *l'Eclair* échaufferait les esprits dans les couches plus élevées.

Pour cela, Giovanni Corda avait proposé de racheter une des tavernes du quartier Santa-Ana, l'un des plus populeux faubourgs de Panama, et d'en faire un centre de ralliement, en même temps qu'un foyer de révolte.

Pour y attirer ceux qu'il s'agissait de prendre au piège, c'est-à-dire d'enrôler sous la bannière de la révolution, il suffirait d'augmenter légèrement la quantité des consommations qu'on offrirait aux malheureux et d'en abaisser le prix.

Tout en dégustant leur verre de whisky et d'anizado, les ouvriers seraient mis, sans s'en douter, en contact avec de faux frères, agents secrets de Giovanni, dont la mission consistait à attiser le feu.

Cette combinaison avait, comme bien on pense, complètement souri aux banquiers, et l'Italien s'était mis en quête, sans plus tarder, de l'établissement en question ; à force de vivre dans le Nouveau Monde, Giovanni s'était américanisé, c'est-à-dire qu'il avait pris l'habitude de ne jamais remettre à l'heure suivante ce qui pouvait se faire tout de suite.

En sortant de chez l'honorable M. Jackson, il s'était rendu dans le faubourg de Santa-Ana, était entré dans celles des tavernes qui lui avait paru répondre le plus exactement à ses plans, et aussitôt, entre deux verres de Porto, il avait parlé de l'affaire ; il se trouva précisément que le patron de l'établissement, un peu stranglé par l'argent, se trouvait sous le coup d'une faillite ; aussi pensa-t-il sauter au cou de celui qui venait lui proposer une combinaison aussi inespérée.

En deux heures, l'affaire fut bâclée et Giovanni Corda, son acte de vente en poche, courut à l'imprimerie de *l'Eclair* commander des affiches monumentales destinées à annoncer aux classes ouvrières la transformation immédiate de la taverne du "Grand Français".

Cette enseigne, il l'avait déjà arrêtée dans sa tête, en parlant de cette combinaison à M. Jackson ; c'était à ses yeux une véritable trouvaille sur laquelle il comptait énormément pour attirer dans le nouvel établissement les ouvriers et, qui sait, peut-être aussi les employés de la Compagnie du Canal.

C'est en sortant de l'imprimerie qu'il s'était dirigé vers l'hôpital afin de s'y aboucher avec la femme de Pierre Miquet ; on a vu comment le hasard l'avait favorisé et quelle insistance il mettait à prolonger l'entretien que Dolorès, au contraire, cherchait à esquiver.

Tout en cherchant à faire causer la pauvre femme sur le point qu'il lui intéressait d'éclaircir, l'Italien la considérait attentivement ; et, tout en la considérant, une pensée, confuse d'abord, puis insensiblement plus claire, s'élaborait dans son esprit.

Malgré ses tourments moraux, malgré ses souffrances physiques, Dolorès était encore fort jolie, et, sous ses pauvres vêtements, elle avait conservé la tournure élégante et distinguée qui avait, autrefois, séduit Pierre Miquet.

—Elle peut servir à ma combinaison, pensa-t-il.

Un sourire mauvais courut sur ses lèvres lip-pues et, comme Dolorès cherchait à se dégager, il lui dit de ce ton mielleux qui lui était familier :

—Ecoutez, madame Miquet, je viens de vous dire qu'en raison de l'amitié que je porte à votre mari, vous m'étiez sympathique, très sympathique. Vous avez paru mettre en doute mes paroles...

Je vais vous prouver que je suis sincère... Vous sortez de l'hôpital, encore malade, sans ressource aucune..., à peine avez-vous dans votre poche l'argent nécessaire pour retourner à Colon..., et puis, à Colon, que feriez-vous ?

Conformément aux recommandations de Jacques Dolorès esquissa un geste vague au sens duquel l'Italien se méprit.

—Eh bien ! si vous le voulez, poursuivit-il, je vais vous fournir les moyens de gagner votre vie honorablement... Un de mes amis vient d'acheter une taverne... s'il ne vous répugnait pas de tenir la caisse, je vous mettrais en rapport avec lui...

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la pauvre femme.

— Serait-ce possible ? murmura-t-elle en considérant d'un air inquiet son interlocuteur.

— Tout ce qu'il y a de plus possible, répondit l'Italien ; venez me trouver demain à mon bureau, j'aurai vu mon ami et nous arrêterons définitivement l'affaire.

Il lui tendit la main d'un geste cordial ; elle n'osa point lui refuser la sienne.

Et, pendant qu'elle s'éloignait, se promettant de parler de cette proposition le soir même à Jacques Miquet, l'entrepreneur grommelait entre ses dents :

— Décidément, Giovanni, mon garçon, tu es un homme de génie ; non seulement le "Grand Français" avec une caissière aussi jolie et des consommations aussi bon marché, ne peut tarder à devenir l'établissement le mieux achalandé de Panama, mais encore, Dolorès étant là . . . , le Miquet y viendra peut-être . . . , il y viendra sûrement.

Il enfonça d'un geste crâne son chapeau sur sa tête et ajouta :

— Voilà ce qu'en France, on appelle, je crois, établir une souricière.

XIX.—LA "CORRIDA"

Depuis le jour où avait paru dans l'*Eclaireur* le fameux article sur le général Mendès y Tendura, Pierre Miquet était devenu le commensal assidu de la villa de la "Santa Virgo".

Deux ou trois fois par semaine, il y dînait, affirmant ainsi sa situation de futur gendre.

Le général avait presque oublié l'entretien où le faux ingénieur avait étalé au grand jour son complet égoïsme ; il avait même dit à sa femme que leur jeune ami était animé des meilleurs sentiments du monde.

Aussi Mme Mendès accablait-elle d'affectueuses prévenances celui qu'elle considérait déjà comme l'époux de sa fille ; c'était même tout juste si elle ne l'appelait pas son fils ; mais souvent elle se laissait aller à lui dire "mon cher enfant".

Elle, si impatiente autrefois de voir conclure ce mariage qui comblait tous ses vœux, elle ne voyait plus aucun inconvénient à ce que les fiançailles se prolongeassent ainsi indéfiniment ; son mari l'avait prévenue qu'il avait la parole de l'ingénieur, mais qu'il était préférable d'attendre.

— Attendre, quoi ? avait demandé Mme Mendès.

Et le général avait répondu d'une manière assez vague qu'il s'agissait pour M. Miquet d'un poste d'ingénieur divisionnaire ; la brave femme avait ouvert de grands yeux et s'était déclarée satisfaite.

Elle l'eût été beaucoup moins si elle eût connu la vérité.

La vérité est que Pierre avait dit au général :

— La situation est tendue, la révolution est proche. Mon avis est qu'il faut attendre que nous soyons les maîtres avant que de lier le sort de votre fille au mien . . . je puis me compromettre, je puis même mourir . . . à quoi bon faire une malheureuse, peut-être une veuve . . . ?

Et le général lui avait serré les mains, dans un élan d'admiration :

— Vous êtes un homme loyal, un homme de cœur . . .

Mais, tout bas, il ajouta :

— Il s'agit de faire entendre raison à Merced ; quand ces petites filles ont quelque chose dans la tête, c'est le diable pour leur faire prendre patience.

Heureusement, ces craintes étaient vaines. Merced, tendrement questionnée par sa mère, avait répondu de manière à lui faire comprendre qu'elle n'était nullement pressée ; elle était pleine d'enjouement avec l'ingénieur, très à l'aise, point troublée, et semblait considérer ce mariage avec un esprit très tranquille.

Cet état du cœur de sa fille plaisait fort à l'austère irlandaise.

— Il vaut mieux cette tiédeur que de l'enthousiasme, pensa-t-elle ; mes enfants seront des époux tout à fait raisonnables.

Cependant, le brûlot lancé par l'*Eclaireur* avait produit son effet ; il avait été suivi d'ailleurs de plusieurs autres articles, habilement rédigés pour entretenir les idées séparatistes.

Et ce qui stupéfiait profondément le général c'était de retrouver, dans ces articles, l'expression scrupuleusement exacte de ses opinions ; le pauvre homme ne se doutait pas qu'en versant ses confidences dans l'oreille de Miquet, il lui dictait pour ainsi dire la prose que publiait l'*Eclaireur* ; tous les articles étaient, comme le premier, dus à la plume de Pierre Miquet.

Chaque jour, d'ailleurs, le général recevait des délégations secrètes et, chaque nuit, il était appelé à des réunions de comités où l'on préparait la prochaine révolution.

Merced et sa mère soupçonnaient vaguement qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais ni l'une ni l'autre ne se seraient permis de soupçonner le chef de la famille ; d'ailleurs, l'ingénieur commençait par prélever pour lui une forte commission, tandis que M. Mendès tenait avec une intégrité absolue tous les comptes de son parti.

Pendant ce temps-là, la caisse de la banque Schmidt, Jackson and Co était comme une fontaine perpétuelle, laissant couler les piastres dans toutes les directions ; elle donnait à Pierre Miquet tout l'argent que demandait le général pour son comité et déjà l'état-major de l'armée du futur gouvernement était organisé ; sur chaque somme l'ingénieur commençait par prélever pour lui une forte commission, tandis que M. Mendès tenait avec une intégrité absolue tous les comptes de son parti.

De soir côté, Giovanni Corda ne perdait pas son temps ; à lui avait été laissé le soin de travailler les chantiers et il s'en acquittait avec une habileté pleine de perfidie ; comme par le passé, il continuait d'exaspérer les ouvriers par ses caprices, à de courts intervalles, soudoyant des chenapans dont le rôle était de fomenter les troubles en donnant l'exemple de la paresse et en criant plus fort que ceux dont les intérêts étaient réellement lésés.

L'Italien avait la direction de la discorde dans tous les chantiers, même dans ceux qui ne lui appartenaient pas, grâce à ses agents qui parcouraient sans cesse le tracé du canal, de Panama à Colon, comme industriels de toutes sortes, vendeurs ambulants qui débitaient à la fois des marchandises frelatées et de sinistres conseils.

Ce n'était pas le tout, en effet, qu'une révolution éclatât à Panama ; il fallait encore, il fallait surtout que cette révolution bouleversât les travaux du canal, et Giovanni s'employait à cette besogne avec toute son astuce d'Italien.

Comme tous les gouvernements qui s'abusent sur leur popularité et qui ne veulent pas croire au danger, le gouvernement de l'Etat de Panama vivait dans une quiétude profonde ; cependant, pour calmer l'agitation qui lui avait été signalée dans les basses classes et pour ramener à lui la sympathie de la population, il avait décidé de donner un éclat inimaginable à la grande fête destinée à célébrer l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance néo-grenadine.

Annoncée dans ses détails huit jours à l'avance, cette fête fit accourir, de tous les points de l'Etat de "Panameno", une population des plus variées : Indiens du Chiriqui, créoles de l'intérieur, nègres et mulâtres, métis de toutes sortes, envahirent les hôtels, prirent d'assaut tous les établissements où il était possible de coucher, de manger et de boire.

Il en résulta une hausse générale sur le prix de toutes choses et certains industriels firent, pendant ces huit jours, une fortune.

Cette hausse entraînait dans les calculs du comité, sans que le général s'en doutât : les ouvriers, venus de tous les points du canal pour prendre part aux réjouissances, ne trouvèrent pas à manger aux conditions ordinaires, dans les bars ; même dans les établissements les plus modestes, les prix étaient quintuplés ; le jour même de la fête, la hausse atteignit des proportions fantastiques ; un grand nombre d'individus ne put acheter que du pain, et le pain lui-même était devenu cher.

Aussi, lorsque le cortège officiel traversa la place Santa-Ana, où devait avoir lieu la course de taureaux, pour aller chercher, aux environs de la ville, les héros de la fête remisés dans le corral (enclos) d'une hacienda, fut-il saluée par une bordée de sifflets des mieux nourris et d'injures des plus grossières.

C'étaient les affamés qui témoignaient au Président de l'Etat leur mauvaise humeur ; mais ce n'était là qu'un commencement. En attendant l'arrivée des taureaux, une partie de la foule, hurlant et gesticulant, s'en fut manifester devant les principaux hôtels et restaurants de la ville, cassants les carreaux à coups de pierre et proférant les plus horribles menaces ; de temps à autres, les groupes disparaissaient dans les tavernes, avalaient force rasades d'anizado et ressortaient plus surexcités encore ; comme ils arrivaient sur la place Santa-Ana, les taureaux y faisaient leur apparition et les estrades s'étant garnies des personnages officiels et des spectateurs privilégiés, la musique éclata tout à coup, couvrant les clameurs des mécontents et donnant le signal de la course.

A Panama, cette sorte de divertissement est loin de ressembler aux "corridos" espagnols ; point de mise en scène, pas de tauréadores ni de picadores, encore moins de "spada" fameuse, vêtue de satin tout scintillant de broderies d'argent : les animaux destinés aux jeux, vieux, éreintés et d'humeur paisible, sont amenés, attachés deux par deux, dans un corral préparé à une des extrémités de la place ; là, ils sont persécutés par les gamins qui, à l'abri de la barrière, les excitent sans repos ni trêve ; alors la colère les gagne ; c'est le moment que l'on choisit pour lâcher le plus furieux, en pleine place, au milieu même de la cochue.

Tantôt le taureau est complètement libre, tantôt on fixe à ses cornes une très longue corde. Pour ce dernier genre de courses, à peine ouvre-t-on les portes du corral, que l'animal fonce aveuglément sur un groupe quelconque d'hommes ou de femmes, et tous de fuir à la débânde.

Du côté opposé, on se précipite alors sur la corde et l'on tire à force de bras ; après s'être un instant débattu, le taureau se revire et s'élançe sur un autre groupe qui détale, à son tour, dare dare, tandis que les premiers reviennent à la charge, et ainsi de suite.

On ne réussit pas toujours à arrêter l'animal ; nombre de personnes peuvent être foulées sous ses pieds, blessées d'un coup de corne, mais jamais il n'arrive d'accident sérieux ; ces taureaux-là ne s'acharnent pas sur un ennemi à terre.

Si l'un d'entre eux, plus vigoureux et plus sauvage, trouve peu de gens disposés à saisir la corde, ou si celle-ci vient à casser brusquement, il profite aussitôt de l'occasion pour filer sur la hacienda où il fait séjour, si éloignée qu'elle puisse être.

Dans une des tribunes réservées, Pierre Miquet, froid et correct, était en compagnie du général et de Merced ; Mme Mendès y Tendura, en sa qualité d'Irlandaise, réprouvait ces jeux barbares qui se terminent souvent par l'égorgeement du taureau sur la place même du combat, lorsque, éreinté, il tombe sur le flanc, incapable de se relever.

Le général avait donc conduit Merced qui, ayant du sang espagnol dans les veines, ne partageait pas les scrupules ni les répugnances de sa mère et, tout naturellement, le faux ingénieur, qui était regardé comme faisant partie de la famille, avait offert son bras à sa fiancée.

Et tous les trois riaient à se tordre, comme leurs voisins d'ailleurs, lorsque le taureau entraînant, dans un écart subit, toute une grappe humaine suspendue à sa corde, roulait dans la poussière les malheureux panaméens : c'étaient alors des cris de joie et des applaudissements à n'en plus finir.

Mais, pendant qu'une partie de la population se réjouissait ainsi, oublieuse de la guerre civile dont les brandons s'agitaient dans l'ombre, une autre partie était en train de devenir furieuse.

Elle ne faisait pas de bruit, mais ce calme apparent couvrait une fermentation terrible.

C'était comme une de ces accalmies menaçantes auxquelles les marins ne se trompent jamais, parce qu'ils voient en elles les signes précurseurs, infailibles, des plus gros orages.

Peu à peu, des groupes sombres et inquiétants à voir avaient envahi les tavernes délaissées par les curieux qui s'étouffaient sur la place, et ce qui se disait dans ces groupes, n'ayant entre eux aucun lien apparent, aurait fait trembler les autorités de Panama, si elles avaient pu l'entendre.